

Adieu le Bacchus des Normands !
 Et toi surtout, froment, trésor alimentaire,
 Richesse qu'aux mortels un dieu lui-même apprit,
 Lait qu'aux nombreux enfants que son sein pur nourrit,
 En tout lieu prodigue la terre !
 Sous l'horrible fléau dont les champs sont couverts,
 La glèbe nue et dévastée
 N'offre à la vue épouvantée
 Que l'aridité des déserts !
 La disette succède à l'ancienne abondance ;
 Et puis voici venir les tristes habitants,
 Reconnaissant leur coupable imprudence,
 Désabusés et repentants.
 — Ah ! disent-ils tout haut en déplorant leur fautes,
 Quels crimes avaient-ils donc commis
 Pour chasser nos amis, nos hôtes,
 Qui dévoreraient nos ennemis ?
 Quand nous travaillerions pour l'an qui recommence,
 Dès qu'on aura planté, semé,
 Les insectes viendront détruire la semence
 Même avant qu'elle n'ait germé !
 De cette désolante année
 Pourrons-nous attendre la fin ?
 Il nous faudra mourir de faim
 Avant qu'elle soit terminée !
 Pendant qu'ainsi la foule exhalait ses hélas
 On entendit frémir comme un léger bruit d'aile ;
 Et soudain un moineau, bien fatigué, bien las,
 Du haut des airs vint s'abattre près d'elle.
 C'était un tout petit de ce printemps éclos,
 Qui, suivant de l'instinct la voix douce et puissante,
 Pour revoir la patrie absente,
 Venait de traverser les flots.
 A son aspect soudain éclate et se déploie,
 Comme en touchant au port celui des matelots,
 Un cri d'espérance et de joie !
 Il se trouble.....il veut fuir.....il tremble ! Ah ! ne crains rien !
 Lui dit-on, va, cours, vole.....appelle ta famille !
 Qu'elle revienne ici ! qu'elle y croisse et fourmille !
 Sa patrie est la nôtre et ce pays le sien !

 Ce qui fut dit fut fait. Sans défiance aucune,
 Heureux de se voir rappelés
 Revinrent tous les exilés :
 Les moineaux n'ont pas de rancune !
 Alors recommença la Saint-Barthélémy